

Le scepticisme, un héritage à endosser en théologie protestante, selon Pierre-André Stucki

PIERRE-ANDRÉ STUCKI

Né en 1936 et décédé en 2020, Pierre-André Stucki a animé avec Pierre-André Pouly durant de nombreuses années le Séminaire de philosophie et de théologie de Crêt-Bérard, car attaché autant à la foi chrétienne qu'à l'honnêteté intellectuelle, le dialogue entre la philosophie et la théologie lui a toujours tenu à cœur, et à travers cet engagement il a contribué à mettre en évidence la dignité de pensée du christianisme.

Après ses études à la Sorbonne, il avait enseigné la philosophie au gymnase français de Bienne, à celui de la Cité à Lausanne, ainsi qu'à l'Université de Neuchâtel. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, parmi lesquels on peut citer sa thèse sur la philosophie de Kierkegaard, *La vie spirituel de l'individu et le langage doctrinal*, *Critique de l'athéisme*, *L'existentialisme chrétien a-t-il une logique ?* *Les ruines de la chrétienté* et *Résister et comprendre*.

Il s'en prenait à la confusion de la pensée et ses réflexions se sont déployées en différentes directions : le fonctionnement de la pensée doctrinale, l'herméneutique de la démythologisation de Bultmann, la justice et les droits de l'homme, la reconnaissance et la tolérance, le jeu dialectique entre les différentes visées de la conscience, ou encore l'usage du calcul matriciel dans l'analyse des interactions. En tous ces domaines, son souci a été de mettre la pensée en prise sur l'existence vécue des humains. Et il a suscité de nombreuses vocations tant en philosophie qu'en théologie.

THÉOLOGIE ET PHILOSOPHIE

Au départ du christianisme, il y a la proclamation de l'Évangile de Jésus Christ. Elle implique que nous soyons en mesure d'en rendre compte¹. Pour ce faire, il est inévitable de recourir au langage et aux idées qui ont cours dans le milieu où se déroule la communication. Car il faut pouvoir non seulement expliquer et commenter ce qu'on annonce, mais aussi le profiler et le défendre par rapport à des positions adverses et en montrer les enjeux.

C'est ainsi, par exemple, que Paul s'est servi de l'idée stoïcienne de liberté pour faire valoir l'Évangile auprès des Galates. Et ultérieurement, Augustin s'est inspiré de la philosophie de Platon pour ses développements théologiques et Thomas d'Aquin de celle d'Aristote. Leurs conceptions et leurs spéculations leur paraissaient propices et utiles à l'expression de la foi en l'Évangile.

Le risque, toutefois, pour la théologie quand elle s'allie à des philosophies, c'est qu'elle se fourvoie avec elles en des égarements de pensée ou qu'elle intègre en son sein des idées qui sont incompatibles avec son fondement évangélique. L'alliance avec le platonisme a introduit dans le christianisme la fallacieuse séparation de l'âme et du corps, qui n'a rien de paulinien ; et l'alliance avec l'aristotélisme l'a rendu captif de son désir d'ordonner l'ensemble du réel.

Il y avait pourtant dans l'Antiquité une école philosophique qui veillait à la préservation des égarements de pensée. C'était le scepticisme, ce mouvement autour duquel tourne notre

¹ Cf. « Soyez toujours prêts à répondre à ceux qui vous demandent compte de l'espérance qui est en vous ». (1Pierre 3,14)

programme de cette année. Méfiant à l'endroit des discours spéculatifs, il avait à cœur de ne juger que de ce qui apparaît clairement et pour le reste de suspendre son jugement. Sa visée était de préserver la recherche de la vérité d'un déraillement soit dans le dogmatisme, soit dans le relativisme.

Malheureusement, on ne sache pas que la théologie de l'époque se soit alliée à lui. Elle l'a d'abord ignoré avant de le considérer comme un adversaire. Il aurait pourtant pu lui éviter de se fourvoyer dans des spéculations métaphysiques. D'autant que c'est justement quand elle a sombré dans le dogmatisme, que la théologie chrétienne a rencontré en lui un contradicteur.

Mais pour Pierre-André Stucki, le scepticisme représentait un héritage philosophique que la théologie protestante se doit d'endosser. Car « avec son énigmatique principe de la *sola scriptura*, la Réforme se désolidarise du dogmatisme médiéval, qui est un dogmatisme au sens grec. En se concentrant sur ce qui est écrit, d'une part, sur ce qui est subjectivement vécu, d'autre part, elle affiche sa méfiance pour « les objets obscurs de la recherche dogmatique »² et sa sympathie, plus ou moins implicite pour la tradition sceptique »³.

POUR RAPPEL, LE SCEPTICISME...

Rappelons-le : selon Sextus Empiricus (II^e siècle ap. J.-C.), le scepticisme se caractérise par les particularités suivantes :

- il entend rechercher la vérité avec le plus grand sérieux, en évitant les écueils opposés du dogmatisme qui prétend détenir la vérité et du relativisme qui prétend que tout se vaut.
- confronté aux « objets obscurs de la recherche dogmatique », il s'oblige à considérer la thèse et l'antithèse et s'il ne peut faire pencher la balance, il suspend son jugement.
- il reconnaît trois valeurs pour le jugement : le vrai, le faux, l'incertain.
- en raison des illusions de perception, il n'accorde pas aux données et aux représentations de nos sens le crédit d'une correspondance nécessaire avec le réel. L'ordre des idées est distinct de l'ordre du réel.
- il admet la limitation du connaître.

Ces particularités du scepticisme, Pierre-André Stucki a tenu à les endosser dans son œuvre philosophique. Pour lui, elles appartenaient à une conduite rigoureuse de la pensée et de la pratique philosophique et en sus, comme relevé ci-dessus, elles s'accordaient à une théologie réformée.

A partir de là, ce que je vous propose, c'est de nous focaliser sur quelques aspects de la pensée philosophique de Pierre-André Stucki où apparaît la reprise qu'il a faite du scepticisme. Nous en retiendrons quatre : la discipline intellectuelle, l'abandon du tiers exclu, le perspectivisme et l'interprétation réactionnelle des dogmes chrétiens.

Ces quatre aspects, vous les trouvez évoqués dans le fichier de textes que vous avez reçu pour cette réunion. Ils correspondent à ses têtes de chapitre.

LA DISCIPLINE INTELLECTUELLE

La question première, quand on a en vue le travail qui se fait dans les écoles, porte sur la discipline intellectuelle : comment faut-il s'y prendre pour apprendre, quelles sont les règles en vigueur pour se mettre à lire, à écrire et à compter, quel est à ce propos le modèle, le paradigme ? Il se trouve à cet égard un point de repère, au XVII^e siècle, caractéristique de la « modernité ». Il s'agit du modèle de la progression méthodique, à la manière de « l'esprit géométrique » : la pensée de chacun est menacée de

² L'expression est de SEXTUS EMPIRICUS, *Hypotyposes*, I, 200.

³ Pierre-André STUCKI, *Le protestantisme et la philosophie*, Genève, Labor et Fides, 1999.

se laisser aller à la paresse et, par suite, de donner son assentiment à des idées erronées. Il faut réagir contre une telle nonchalance, concentrer son attention, aussi longtemps que requis, sur l'idée qui est en passe de devenir certitude, et, le moment venu, passer à la suite. Impossible, dès lors, de se vanter d'avoir accordé le temps qui convient aussi bien à la considération de l'idée qu'à celle de la suite dans laquelle elle s'insère. Impossible de se vanter d'avoir fait « juste ». Ce qui demeure, en revanche, c'est l'exigence d'être attentif et à l'idée et à la cohérence ou elle s'inscrit, de faire halte devant l'idée sans pour autant oublier d'avancer [...]

Si telle est, pour l'essentiel, la discipline intellectuelle moderne, il semble que l'on se trouve en présence d'un « ou bien... ou bien... » : ou bien on reconnaît l'exigence ainsi esquissée, ou bien on imagine pouvoir la dépasser. Si on reconnaît l'exigence, il faudra avouer que l'on ne parviendra jamais à des résultats impressionnants puisque l'on demeure menacé par la nonchalance et par la confusion ; si on imagine pouvoir la dépasser, on pourra bien annoncer des résultats impressionnants, mais non pas se défaire du soupçon qu'ils sont entachés de quelque confusion. La présente démarche se range à la première branche de l'alternative; elle le fait délibérément par le même geste qui la pousse à se déclarer non idéologique.

Pierre-André STUCKI, *Education et réciprocité*, Le Mont-sur-Lausanne, Ouverture, 2007, p. 9-10

Dans ce texte, Pierre-André Stucki expose la discipline intellectuelle à laquelle il convient de s'astreindre dès lors que l'on vise à comprendre ou à faire comprendre quelque chose. Car l'acquisition d'un savoir consistant ne peut passer que par une prise en compte sérieuse des données. La filiation avec le scepticisme est claire, dans la mesure celui-ci entend éviter le dogmatisme par une mise en balance soignée des choses. Il s'agit donc d'avancer pas à pas, selon une progression méthodique de clarification et d'articulation des idées, d'examen de leurs interactions, dans le respect de leur cohérence logique et de leur pertinence explicative. Et la marche peut nécessiter des détours et des allers-retours.

Cette démarche n'est pas facile et elle est exigeante. Le chemin de la recherche de la vérité peut être accidenté et tortueux. Il exige des efforts. Il n'autorise jamais à croire qu'on a atteint la maîtrise ni non plus qu'on n'aboutira jamais à rien, mais il permet de faire apparaître quelques lumières au sein de l'obscurité générale. Pierre-André Stucki n'a eu de cesse dans ses activités d'insister sur l'importance et la nécessité de cette discipline intellectuelle. Car comme il l'indique dans son texte, notre esprit est porté à la paresse et à la nonchalance. Il se résigne facilement et se contente volontiers de peu. Et justement notre époque représente une grande dérive à cet égard. Car avec les développements d'internet et des techniques, une multiplicité de connaissances et d'informations nous deviennent accessibles immédiatement et sans efforts. En quelques clics, nous pouvons avoir des réponses à nos questions. Ce qui a pour conséquence que nous perdons complètement conscience du cheminement qu'il est nécessaire d'effectuer pour en arriver là et que le savoir devient complètement superficiel. Une dissociation s'élargit entre les connaissances immédiatement accessibles et l'aptitude à les intégrer et les comprendre.

L'ABANDON DU PRINCIPE DU TIERS EXCLU

Il est de coutume de citer à ce propos [= à propos des principes de la logique], en troisième lieu, le principe du tiers exclu. Nous nous en abstenons volontairement. Si la logique, conformément à l'idée qui se met en place de manière prédominante au XVII^e siècle, définit l'ordre qui doit régir nos pensées et nos connaissances, il paraît bien difficile d'admettre que toute proposition est ou bien vraie, ou bien fautive, et qu'il n'y a pas de troisième possibilité. Il faudrait en effet penser, par conséquence de ce principe, que les propositions que nous émettons sont vraies ou fautes bien que, fort souvent, nous n'en sachions rien [...].

Pierre-André STUCKI, *La clarté des intentions*, Paris, Cerf, 1996, p. 61

Dans ce texte, Pierre-André Stucki, donne congé à un des trois principes de la logique

classique remontant à Aristote, le principe du tiers exclu, pour ne conserver que les principes d'identité et de non-contradiction. Pour Aristote qui a élaboré une logique sur la base de concepts définis par leur compréhension et leur extension, de jugements associant un prédicat à un sujet et de syllogismes, les jugements ne peuvent être qu'ou bien vrais ou bien faux, *tertium non datur*. Cette manière de procéder permet d'échafauder des constructions toujours plus englobantes jusqu'à donner à penser que l'on va pouvoir contempler l'ensemble de la réalité par la pensée. Mais cette manière de voir réduit l'ordre du réel à l'ordre des idées. Avec la réalité, nous avons affaire à de grandes complexités et les propositions que nous pouvons émettre en face d'elle ne peuvent se réduire au vrai et au faux ; elles doivent inclure aussi l'indécidable. Là de nouveau, nous voyons clairement dans la pensée de Pierre-André Stucki la marque du scepticisme, qui le premier a renoncé au principe du tiers exclu et à une pleine correspondance entre l'ordre des idées et l'ordre du réel.

Entre le vrai et le faux, le positif et le négatif, un tiers doit donc être réintégré. C'est cette réintégration qui a permis à Pierre-André Stucki d'élaborer une logique dialectique et un calcul matriciel, qui porte attention à la connection entre des éléments et à leur interactions dans le temps.

Par ailleurs, il convient de relever que l'admission du tiers implique l'impossibilité de principe de la clôture et de l'unification de la connaissance et la présence irréductible de la subjectivité. C'est là l'enjeu de cet abandon. Il ne peut y avoir une totalisation du savoir et toute conception s'inscrit dans une subjectivité.

LE PERSPECTIVISME

Dès que je me mets à exister et à penser, je me trouve pris dans le système de relations des trois problématiques fondamentales [= la problématique de la destinée, celle de la vérité et celle du sens] : si je prends position dans l'une des problématiques, il en découle nécessairement des conséquences pour le traitement que je pourrai faire des autres : Si, par exemple, je me résous à penser que la vérité est inaccessible à l'homme, je ne pourrai guère ensuite prétendre que la vie doive se vivre dans la plénitude de la joie. Si, dans la problématique de la destinée, je décide que règne un destin qui fait de nous des étrangers sur la terre, je ne pourrai plus chanter la grandeur, les bienfaits et la liberté de la recherche scientifique. Je devrai endosser l'héritage, dans les deuxième et troisième problématiques, de la position que j'ai prise dans la première, de ma *position-ancêtre*. Bien sûr, je pourrais aussi procéder par refus d'héritage, exister et penser de manière incohérente, mais il faut bien avouer que l'incohérence, au jugement commun, est plutôt une maladie honteuse qu'une solution intéressante au problème de la cage. Les difficultés d'héritage ne se poseraient pas si nous pouvions aligner les trois problématiques sur un rang, et examiner posément les conséquences avant que de prendre position. Mais le malheur veut, dans notre hypothèse d'interprétation du dogme trinitaire, que la conscience humaine ne puisse considérer qu'une problématique à la fois. Ainsi l'impose la finitude de l'esprit humain. Quand je médite sur la destinée, je ne puis, au même instant, méditer sur les conditions de vérité de ce que j'affirme. Quand je regarde devant moi, je ne puis, au même instant, regarder l'enflure de mes pieds. Mon regard doit sauter d'un spectacle à l'autre, de même que ma conscience, d'une problématique à l'autre. Nous voici donc, au dire de notre hypothèse d'interprétation, pris dans la cage des trois problématiques, avec l'impossibilité pour nous d'en considérer plus d'une à la fois, l'impossibilité d'échapper à aucune d'entre elles, et la nécessité, sous peine d'incohérence, d'endosser les héritages imposés par le système de relations qui définit la structure de la cage.

Pierre-André STUCKI, *Critique de l'athéisme*, Genève, Labor et Fides, 1980, p. 6-7.

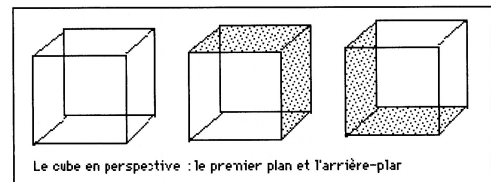
Dans ce texte, Pierre-André Stucki met en place une compréhension perspectiviste de la pensée philosophique qui va lui servir à interpréter le dogme de la Trinité. Elle repose sur deux présupposés : le premier, c'est l'impossibilité de nous faire une vision cohérente de l'ensemble de la réalité. Car qui voudrait le tenter, rencontrerait immédiatement l'objection :

« il y a au moins ce cas où ceci ne s'explique pas par cela »⁴. Ce qui ne peut que nous conduire à abandonner le point de vue général pour nous obliger à examiner des connexions et des interactions. De plus, signale P.-A. Stucki par ailleurs : « Nous ne pouvons non plus connaître le réel dans sa totalité, car dans le moment où nous croyons le faire, nous demeurons nous-même extérieur à ce réel illusoirement total qui est devenu notre objet »⁵.

Et cette dualité nous amène au deuxième présupposé : au moment où nous nous focalisons sur un objet, c'est nous, en tant que sujet, qui nous nous focalisons sur lui. Tout objet n'existe que pour un sujet. Il n'y a pas de connaissance d'objet en soi. La saisie que nous avons d'un objet est toujours tributaire de la manière dont nous l'appréhendons. Elle est toujours relative à nos aptitudes et à la perspective dans laquelle s'inscrit notre conscience. Nous pouvons par exemple émettre des réflexions sur la même usine à gaz dans une perspective technique ou dans une perspective esthétique.

Dans son texte, Pierre-André Stucki retient trois perspectives dans lesquelles peut s'inscrire notre conscience : la problématique de la destinée (qu'est-ce qui explique notre présence sur terre ? sommes nous libres ou déterminés ?), celle de la vérité (pouvons-nous distinguer le vrai du faux ? comment nous prémunir des préjugés stupides et des opinions trompeuses ?), celle du sens (la vie vaut-elle la peine d'être vécue ? que puis-je en espérer ? comment peut-elle résister à la vanité ?). Ainsi qu'il le relève, ces problématiques ne se laissent pas totaliser en un seul tableau et traiter conjointement. Il faut les aborder séparément. En même temps, elles ne sont pas complètement coupées l'une de l'autre. Une position que l'on prend dans l'une d'entre elles peut avoir des effets dans les deux autres. Il faut donc prendre en compte des interactions entre les problématiques.

En équivalence avec l'image de la cage, Pierre-André Stucki a souvent illustré ce jeu entre les perspectives en recourant à la figure géométrique du cube⁶. Un cube a plusieurs faces distinctes qui permettent d'appréhender l'objet qui s'y trouve sous plusieurs perspectives. Les faces se laissent aussi positionner à l'avant-plan ou reléguer à l'arrière plan. Mais pour changer de perspective, il faut se déplacer, changer de point de vue. Cependant, les faces ne sont pas pleinement indépendantes : elles sont certes disjointes, mais elles sont rattachées les unes aux autres. On peut aussi utiliser l'image du cube en se positionnant à l'intérieur de lui. Selon comme nous sommes orientés, l'objet que nous avons sous les yeux s'inscrit sur une face ou sur une autre, autrement dit, dans une perspective ou dans une autre.



En recourant à ce modèle perspectiviste, la pensée philosophique se donne les moyens de penser la complexité du rapport à la réalité et les interactions qui se produisent entre ses éléments. Elle est pensée dialectique, ce qui la préserve de devenir dogmatique et s'inscrit bien dans la perspective du scepticisme.

En l'occurrence, en interprétant le dogme de la Trinité de manière perspectiviste et en appliquant les contraintes du perspectivisme à l'athéisme, Pierre-André Stucki a mis en lumière les failles qui l'empêchent de se présenter comme triomphant, voire même comme allant de soi.

⁴ Voir Pierre-André STUCKI, *Essai sur la cohérence de nos trois premières séances - rétrospective pour le séminaire de philosophie de Crêt-Bérard du 10 décembre 2017*, p. 5.

⁵ Voir Pierre-André STUCKI, *L'anthropologie, polycopié du cours du semestre d'hiver 1997-1998*, p. 43

⁶ Par exemple dans Pierre-André STUCKI, *Exercices de philosophie*, Zurich, LIT Verlag, 2020, p. 144-145.

L'INTERPRÉTATION RÉACTIONNELLE DES DOGMES CHRÉTIENS.

Au cours de l'histoire, les dogmes chrétiens ont quelquefois été associés aux prétentions de la métaphysique classique. Celle-ci s'est effondrée dans des « conflits sans fin », comme le disait Kant. Il en résulte la tâche de réinterpréter les dogmes en les détachant de la prétention à savoir tout l'essentiel de manière indiscutable.

L'une des métaphysiques classiques a, par exemple, prétendu que la proposition « Dieu existe comme le Créateur » est démontrée par des preuves concluantes. C'est là la caractéristique du théisme. Sa rivale prétendait savoir, à l'opposé, que tout résulte de la Nature. Il s'agit là de l'athéisme naturaliste. Si l'une comme l'autre de ces doctrines résulte d'une prétention abusive au savoir, il s'impose de les laisser tomber l'une et l'autre.

Que signifie, dans ces conditions, l'appel à croire néanmoins à la Création ? On est sur la voie qui mène au théisme si on essaie de penser que tout ce qui nous entoure a été créé par Dieu; on va à l'échec, par suite, il va falloir le reconnaître, et, par suite, revenir en arrière conformément au mouvement typique de la reconnaissance. Et sur ce chemin du retour, la logique classique est assez éclairante.

Nommons X et Y les thèses dominantes du théisme et de l'athéisme naturaliste, plaçons-les dans un carré « aléthique » (défini par Blanché comme analogue du « carré modal » classique) avec leurs contradictoires Non-Y et Non-X :

X Il est établi que Dieu existe comme le Créateur.	Y Il est établi que tout, dans le monde, résulte de la nécessité naturelle.
Non-Y Il n'est pas établi que tout, dans le monde, résulte de la nécessité naturelle. Il est plausible que Dieu existe comme le Créateur.	Non-X Il n'est pas établi que Dieu existe comme le Créateur. Il est plausible que tout, dans le monde résulte de la nécessité naturelle.

Le dogme de la Création ne se comprend sensément, aujourd'hui, qu'au sens faible de la plausibilité, au sens de Non-Y, qui présente l'insigne intérêt de n'être ni réfuté, ni réfutable. Quel sens pourrait-il y avoir alors à y croire, demandera-t-on ? Eh bien ce serait de rejeter catégoriquement l'idée de la nécessité naturelle, ou de la fatalité, qui se propose assez régulièrement à nos esprits pour nous attirer à la dépression.

En présence des dogmes chrétiens, il ne faudrait donc pas se demander d'abord à quel contenu positif ils proposent d'adhérer, mais plutôt contre quelle idée néfaste ils suggèrent de réagir. Telle en serait l'interprétation réactionnelle.

Pierre-André STUCKI, *L'interprétation réactionnelle des dogmes chrétiens*, <https://groupuscule.ch>, onglet <RÉACTIONNEL>

Dans ce texte, après sa réflexion sur la Trinité et l'athéisme, Pierre-André Stucki en revient à l'interprétation des dogmes chrétiens pour proposer une manière de les appréhender, et notamment de celui de la création, en cohérence avec la perspective du scepticisme, qui prône la suspension du jugement en face d'affirmations métaphysiques. L'enjeu est celui de l'établissement pour la foi chrétienne d'une position consistante et honnête intellectuellement dans le contexte contemporain.

L'idée que le monde est la création d'un Dieu créateur a été contestée dans la modernité au profit de l'idée que le monde, en fait, est soumis à la nécessité naturelle, hasard, fatalité ou déterminisme. Mais ces idées, prises comme des vérités en soi, sont de nature métaphysiques. Elles ne permettent pas à la raison de trancher et ne peuvent que laisser un sceptique sceptique ! Mais, relève Pierre-André Stucki, on peut tout de même avancer quelque peu si on prend ces idées en considération avec leurs contradictoires. Il s'agit alors de les inscrire dans ce qu'en logique on appelle un tableau aléthique soit une présentation qui spécifie la modalité du vrai. On obtient alors le tableau qu'il présente dans son texte.

Dans ce tableau Non-Y et non-X correspondent à ce qu'un sceptique pourrait accepter sensément. Il ne peut pas accepter que le monde soit la création de Dieu, mais il peut en accepter la plausibilité. A l'inverse, il ne peut pas accepter non plus que le monde soit le fruit

de la nécessité naturelle, mais il peut en accepter la plausibilité. Faisant jouer les contradictoires, on constate alors qu'à partir de la thèse de la plausibilité de la création, on peut réfuter la thèse qu'il soit avéré que tout dans le monde résulte de la nécessité naturelle, de même qu'inversement la thèse de la plausibilité de la nécessité naturelle réfute la thèse qu'il soit avéré que le monde est la création de Dieu. Le gain ne paraît pas énorme. Mais il permet tout de même de rejeter les prétentions abusives de l'athéisme dogmatique, ce qui dans le contexte contemporain n'est pas rien. La faiblesse d'une thèse de plausibilité trouve sa force dans sa capacité de négation, elle tire sa consistance de sa dimension réactionnelle.

Dès lors, si l'on veut interpréter les dogmes chrétiens de manière honnête intellectuellement, il importe de voir à quoi ils s'opposent et, plutôt que de les faire valoir positivement, dénoncer les prétentions abusives de la thèse à laquelle ils s'opposent.

Pierre-André Stucki a donné un autre exemple de ce modèle d'interprétation réactionnelle des dogmes chrétiens à propos du dogme de la résurrection de Jésus. Comme tel, il équivaut à une affirmation objectivante qui heurte la raison. Alors plutôt que de l'affirmer positivement, avec tous les problèmes de représentation qu'il soulève, il vaut mieux considérer ce à quoi il s'oppose. Ce qu'on a voulu contester avec ce dogme, c'est que la condamnation et l'exécution de Jésus sur la croix aient consacré le désaveu de sa personne et de son évangile. Avec l'annonce de sa résurrection, on affirme le refus de ce désaveu, le refus de ce refus, la plausibilité toujours actuelle du message évangélique. Et dans un monde où nos idées et nos convictions demeurent toujours menacées d'effondrement, la plausibilité du message évangélique n'est pas à dédaigner. Elle nous ouvre la perspective d'un relèvement sur la base d'un nouveau fondement.

Mais en émettant pareils propos, nous quittons le sol de l'examen distancié de liens logiques entre des thèses. Car nous introduisons tout à coup la présence de la personne à qui ces thèses sont proposées. Quand nous nous situons à ce niveau, quand il nous revient de nous positionner entre deux options contraires de plausibilité, il se peut que nous trouvions qu'entre les deux options, cela ne fait pour notre vie aucune différence, ce qui serait le cas probablement si nous avions à choisir entre la plausibilité d'un trou noir géant au sein de la Voie Lactée ou la plausibilité de son absence⁷. Dans ce cas, il devient judicieux de nous détourner de l'alternative comme dépourvue d'intérêt pour notre existence personnelle. Mais il se pourrait tout aussi bien que face à deux options contraires de plausibilité, il y ait pour nous une différence à choisir l'une plutôt que l'autre. Nous pourrions trouver par exemple que la plausibilité d'une présence d'un Dieu qui fait grâce aux humbles est plus réjouissante pour nous que la plausibilité d'une existence entièrement soumise au hasard et à la fatalité.

Il en résulte qu'en face de thèses métaphysiques X et Y indéfendables et de la disparition de leur incompatibilité dans leurs implications affaiblies Non-Y et Non-X, les idées qu'elles représentent n'ont d'intérêt que s'il est possible de montrer la différence de leurs effets sur la subjectivité. Pour Pierre-André Stucki, l'interprétation réactionnelle d'un dogme se termine quand cette différence a été mise en évidence.

Une telle manière d'interpréter les dogmes chrétiens ne peut, à mon sens, qu'être recommandée : la plausibilité mise en évidence offre à la foi une consistance et sa différence pour la subjectivité la dote d'une portée profilée, mais sans lui permettre d'être contraignante. Comme le veut le scepticisme, elle évite ainsi les écueils et du dogmatisme et du relativisme.

Marc-André Freudiger

⁷ Voir Journal *Le Temps* du 17 avril 2024, « Un trou noir géant dort au sein de la Voie lactée ».